

Colombes, 17 Juin 1916

Monsieur,

J'ai cru que nous nous sommes tout dit et nous pourrions coucher sur nos positions respectives. J'espère pourtant que vous voudrez bien accueillir un dernier mot.

Maurras, auquel vous rendez la justice qui lui est due, vous a déjà rendu celle à laquelle vous avez droit. En parlant de vos projets dans l'A. F. du 8 juin, il a proclamé l'estime et la sympathie dont vous et vos amis êtes dignes, et il a recommandé à tous les membres de l'Action Française de vous traiter comme vous le méritez, en amis. A l'avance j'm'étais conformé à ce mot d'ordre, dès ma première lettre. Croyez bien, Monsieur, qu'il m'est agréable de continuer.

Puisque, malgré les fortes objections qui vous ont été exposées, tant au point de vue matériel qu'au point de vue de principe, vous persistez à vouloir tenter de réaliser votre projet, j'ai tout mon cœur et toute ma bonne chance. Ce sera vraiment un bonheur si, par des moyens que j'en suis pas entrevoir, vous réussirez à grouper et à

faire militer dans le sens national une élite  
nouvelle tirée de tous les coins de la patrie ou  
des milieux les plus disparates. Tous les membres  
de l'Action française applaudiront à votre  
merveilleuse réusite, sachant bien qu'en jouant  
ou l'autre il faudra conclure. Croyez bien  
qu'à ce moment il ne s'agira pas de  
"disputer sur le meilleur gouvernement, le  
gouvernement légitime ou la Constitution  
idéale": ce serait le cas de dire, comme vous,  
que les Français "n'ont rien appris des évé-  
nements terribles que nous vivons", s'ils  
ne voyaient pas (ou presque tous le  
voient déjà) que la force de l'Allemagne  
a résidé dans le pouvoir héréditaire et  
absolu de Guillaume II et que la France  
a connu pendant des siècles cette force  
sous les Capétiens. La Constitution, non  
pas idéale, mais réelle, le gouvernement  
légitime, seront donc bus le plus facile-  
ment du monde par tous ceux qui, avec  
vous, veulent que la France vive. Quant  
aux autres, on n'aura pas à "disputer"  
avec eux; on les mettra hors d'état de nuire.  
Réunissez donc votre élite, Monsieur,  
ainsi qu'les cinq ou six millions nécessaires



à la fondation de votre journal : vous savez  
déjà que vous avez en nous des alliés et  
des amis. Mais si vous ne réussissez pas,  
si vous échouez, gardez-vous de désespérer  
et de croire que "la France sera emportée  
dans un formidable cataclysme social".  
Vous viendrez alors couramment à l'Action  
française où l'on n'a jamais douté, où  
l'on doute moins que jamais de l'avenir  
et de l'immortalité de la France. Cette  
guerre et notre victoire n'auraient  
pas de sens si le triomphe qui, contre  
toutes les apparences, ne pouvait être espéré  
que par les hommes de foi, devait  
aboutir à l'ensevelissement de notre  
pays.

La France vivra et elle sera  
plus grande que jamais. Il est possible,  
après tout, qu'elle doive encore traverser  
de nouvelles épreuves pour se purger  
définitivement des 12 ans d'erreurs morales  
telles qui l'ont conduite au bord de  
l'abîme. Mais ces épreuves seront  
surmontées comme celles de la guerre.  
S'il ne restait que l'Action française  
pour mener cette tâche à terme,

elle y suffirait. Mais vous y aiderez,  
Monsieur, vous et vos amis, et  
vous viendrez, tôt ou tard, grossir  
les rangs.

Veuillez agréer, Monsieur,  
l'assurance de mes plus surs  
paternels sentiments

Paul Maroy  
6, rue de Remusat

Monsieur J. Deherme,  
6, Boulevard de la Madeleine  
Paris